



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

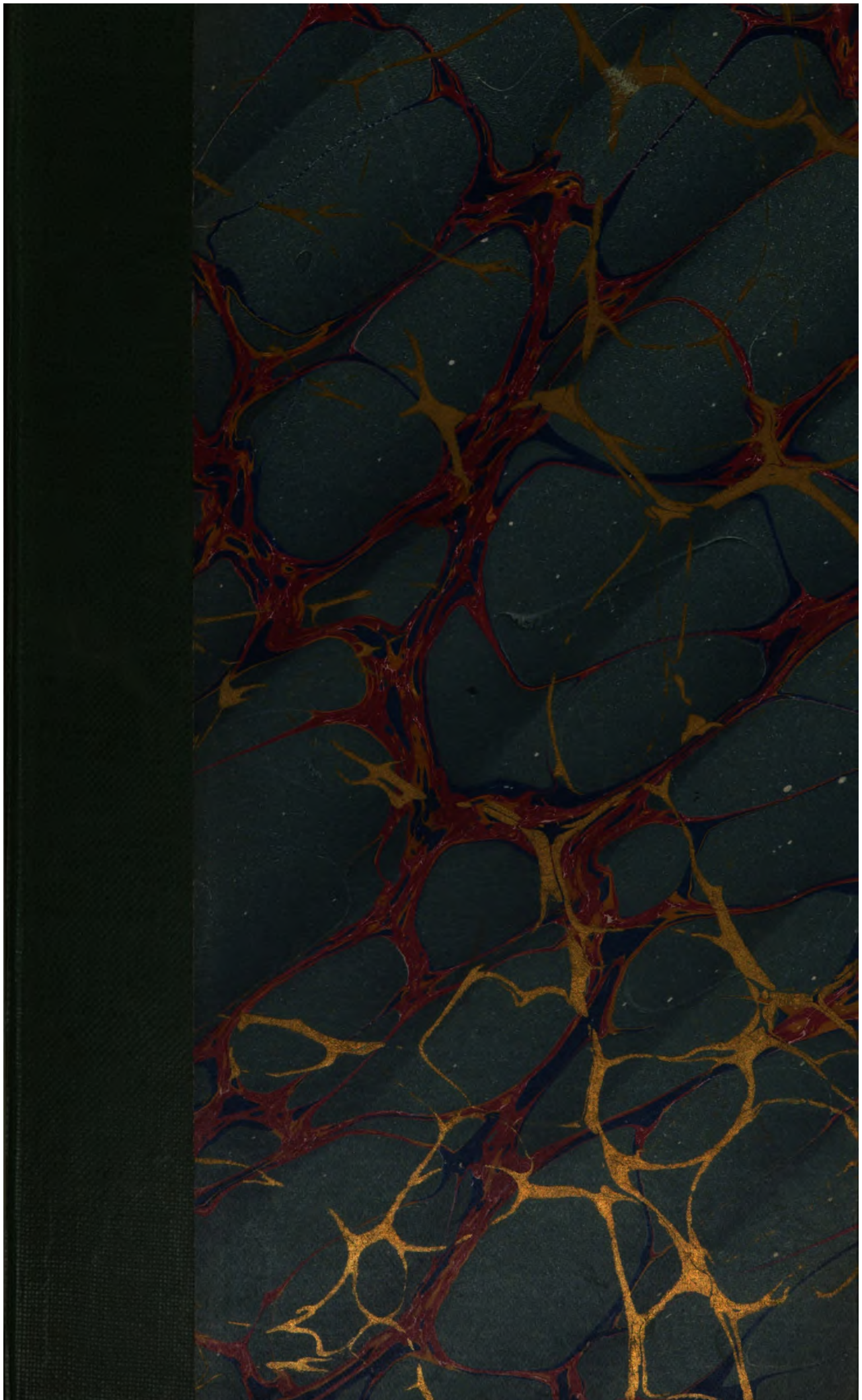
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vol. F. III B. 1175



LE

CURÉ D'YVETOT

Reproduction et représentation interdites.

LE
CURÉ D'YVETOT

COMÉDIE
DE MARIONNETTES

AVEC CHŒURS

PAR
MARC MONNIER



GENÈVE ET BALE
HENRI GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

—
1862

PERSONNAGES

Le P. BENOIT, curé d'Yvetot.
Le P. ANTOINE, son factotum.
JEAN DOUILLE [GIANDUJA].
FIERABRAS.
BARBAROSSE.
DON QUICHOTTE.
FRA DIAVOLO.
SCIPION L'AFRICAIN.
CHŒURS.

La scène est sur un promontoire en Utopie, l'an
de l'hégire 1278.



LE CURÉ D'YVETOT

CHŒUR DE PAROISSIENS.

Nous avons un bon curé,
Vénéré
Comme étaient les vieux apôtres ;
Il nous dit : « Pour aimer Dieu,
« Il faut peu,
« Aimez-vous les uns les autres. »

Sans orgueil il est humain,
Et sa main,
En donnant, se dissimule ;
Il se tient humble et caché,
Tout fâché
Quand on vient baiser sa mule.

Il ne veut ni riche avoir,
 Ni pouvoir,
 Ni domaine qui s'accroisse ;
 Et ne dit jamais : *Urbi*
 Et orbi
 Quand il parle à sa paroisse.

Il n'a pas, dans tout son bien,
 De gardien
 Empêchant que rien n'en sorte,
 Ni gros Suisse au lourd bâton
 De planton
 Jour et nuit devant sa porte.

Il convient sans nul effort,
 S'il a tort,
 Qu'il est homme et se fourvoie...
 A jamais sois vénéré,
 Bon curé,
 Et que Dieu te tienne en joie !
 (Entre Benoit.)

BENOIT.

Mes enfants, Dieu vous garde aussi !
 Mais ne me vantez plus ainsi !
 Gardez pour les saints vos louanges
 Et vos cantiques pour les anges :
 J'aurais tort si je les souffrais !
 Allez, mes fils, et buvez frais !
 (Le chœur sort, entre Jean Douille.)

JEAN DOUILLE, à *Benoît*.

Saint Père...

BENOIT.

Est-ce ainsi qu'on me nomme ?
Il n'est qu'un Père saint, jeune homme,
C'est celui qui règne et prévaut...

JEAN DOUILLE.

Je sais, là-bas...

BENOIT.

Non pas, là-haut !

JEAN DOUILLE.

Et vous ?

BENOIT.

Moi ? Pour tout avantage,
Je n'ai sur toi que mon grand âge :
Dis-moi donc, si tu tiens au nom,
Père tout court — saint Père, non !

JEAN DOUILLE.

Bien dit, Père, bien dit ! Nous autres,
Nous n'aimons pas les patenôtres.
Je suis tout rond et, vertubleu !
Vous me plaisez. Jouons franc jeu.

BENOIT.

Tôte !

JEAN DOUILLE.

Voici ce qui m'amène :
Je voudrais bien votre domaine.

BENOIT.

Bah ?

JEAN DOUILLE.

J'ai nom Jean Douille et serais
Le plus fier luron d'ici près,
Le plus gros des propriétaires,
Si vous vouliez m'offrir vos terres.

BENOIT.

Mon garçon, tu n'es pas gêné !
A quelle heure as-tu déjeuné ?

JEAN DOUILLE

Je suis à jeun, Père, et ma table
N'a ni plat fin, ni vin potable :
J'ai donc bonne tête. En un mot,
Voici mon plan qui n'est pas sot.
Pour arrondir mon territoire,
Je voudrais que ce promontoire
Fût tout à moi.

BENOIT.

Bien obligé....
Sauf la cure et le bien que j'ai.

JEAN DOUILLE.

Il faut qu'aussi je me procure
Vos biens, mon Père, et votre cure.

BENOIT.

Tu pourrais être plus discret.

JEAN DOUILLE.

Je parle dans votre intérêt ;
Car un homme seul ne peut être
A la fois laboureur et prêtre,
Ni, mêlant la terre et le ciel,
Angélique et matériel.
Vous avez, pasteur que vous êtes,
Des troupeaux d'hommes et de bêtes :
Mais chez vous, nous le regrettons,
Les chrétiens nuisent aux moutons.
Dans vos mains, je le sais, mon Père,
La vigne du Seigneur prospère,
Mais la vôtre, qu'on souffre en vain,
Ne produit que de mauvais vin.

BENOIT.

C'est juste.

*

JEAN DOUILLE.

En voyant les chenilles
Mettre vos arbres en guenilles,
Et les vers manger vos raisins,
Que disent les manants voisins ?
« Ha ! voilà certe un plaisant drôle,
« Qui reprend, censure et contrôle,
« Qui mène et règle tout chez nous,
« Et ne sait pas planter ses choux ! »

BENOIT.

Ils disent ça ?

JEAN DOUILLE.

Faites-les taire
En me concédant votre terre ;
Et défrayé, logé, vêtu,
Mangeant à bouche que veux-tu,
Vous pourrez, dans mon patrimoine,
Vivre en paix, dormir comme un moine,
Et boire à tire-larigot....
C'est moi qui fournis le magot.

BENOIT.

Je crois, mon fils, que par mégarde
Tu vas me manquer !

JEAN DOUILLE.

Dieu m'en garde !

Je veux dire qu'en m'écoutant
 Vous pourrez, tranquille et content,
 Sans nul souci de la matière,
 Offrir au ciel votre âme entière,
 Ainsi qu'au troupeau bien-aimé
 Qui pait sous vos yeux.

BENOIT.

Optimè !

Pour ma part j'y consens ; — mais diantre !
 Mes vicaires tiennent au ventre.
 Chacun d'eux peut être bientôt,
 Après moi, curé d'Yvetot,
 Et, prétendant à l'héritage,
 Le veut complet et sans partage.
 Il n'est pas un seul moinillon
 Qui n'aspire à mon goupillon.
 Si je t'écoute, ami Jean Douille,
 Ils diront que je les dépouille,
 Que je suis un affreux voleur.
 Tiens, les voici, demande-leur.

(Entrent les vicaires, sortant de table.)

CHŒUR DES VICAIRES.

Nous avons clos notre dîné
 Avec une omelette au rhum :



*Gloria, tibi domine,
In sæcula sæculorum !*

BENOIT.

Mes chers enfants, je vous informe
Que le jour vient de la réforme.
Que dites-vous de ce jour-là ?

LES VICAIRES.

Dies iræ ! dies illa !

BENOIT.

Mon blé meurt, ma vigne est malade,
Mon jardin n'a plus de salade :
Comment réparer tout cela ?

LES VICAIRES.

Erucis expandens vexilla...

BENOIT.

Mais si ma pauvre terre en friche,
Deviens jamais féconde et riche
Grâce à Jean Douille que voilà ?...

LES VICAIRES.

Solvat sæclum in favilla...

BENOIT.

Faut-il ou non, que je lui cède

Le champ pelé que je possède
Pour ajouter au bien qu'il a...

LES VICAIRES *furieux.*

Teste David cum Sybilla.

(Les vicaires sortent.)

BENOIT à *Jean Douille.*

Tu vois qu'ils n'ont pas le cœur tendre
Et qu'ils ne veulent rien entendre.
Aurais-je seul mieux réussi?—
Laisse-moi.

(Jean Douille sort. Entre le P. Antoine.)

Père Antoine, ici !
Ce gros Jean Douille a bonne mine,
Je crains qu'il ne nous extermine.

P. ANTOINE.

Si, pour échapper au péril,
Nous le mettions, lui, sur le gril ?

BENOIT.

Allons donc !

P. ANTOINE.

C'est un homme atroce.
Il a filouté Barbarosse,
Et fait tomber dans le panneau

Un bambin, nommé Bombino,
 Pour festoyer dans leur gamelle.
 Et, comme à ses méfaits il mêle
 Des raisons d'un ordre élevé,
 Plus d'un butor lui crie : *Ave*.

BENOIT.

Quant à Barbarosse et Bombine
 L'un et l'autre est dans la débine
 Pour avoir été trop bourru.

P. ANTOINE.

Quiconque aime bien, tape dru.

BENOIT.

Qui tape dru n'est aimé guère.

P. ANTOINE.

Qu'importe l'amour du vulgaire !
 Qui s'en raille, s'en raillera.

BENOIT.

Témoin Bombine et cætera.

P. ANTOINE.

Père, assez nager dans la brume !
 Le moins qu'on y risque est un rhume,
 Et vous êtes enchiffrené.
 Croyez-moi, je suis votre aîné,

Et j'en sais plus que vous, peut-être :
 Soyez à la fois prêtre et maître ;
 En combinant ces deux états
 On nargue tous les potentats.
 Quand la foi du prêtre est suspecte,
 La loi du maître se respecte ;
 Et, quand le maître est un oison,
 Le prêtre infallible a raison.
 Si le premier fait quelque frasque
 Le second la prend sous son masque,
 Et si l'un d'eux vole cent sous,
 Vite par l'autre il est absous.
 Que le volé s'attaque au maître,
 Le maître dit : Mais, je suis prêtre !
 Le prêtre empoigne l'encensoir.
 Criant au blasphème.... et bonsoir !

BENOIT.

Assez, méchant ! Tu me dégoûtes !

P. ANTOINE.

Eh quoi ?

BENOIT.

Je sue à grosses gouttes.

P. ANTOINE.

Qu'ai-je dit ?...

BENOIT.

Arrière, Satan !

P. ANTOINE.

Mais...

BENOIT.

Hors d'ici !

P. ANTOINE.

Souffrez !...

BENOIT.

Va-t-en !

(Benoit sort indigné.)

P. ANTOINE *seul.*

Pose-t-il ! — Fi donc, faux bonhomme !
Casanier, tranquille, économe,
Il feint des vertus de portier,
Mais n'entend rien à son métier.
Jean Douille a fait de lui sa proie
Et va le plumer comme une oie.
Si bien que moi, lui succédant,
Je n'aurai plus rien sous la dent.
Morbleu ! quand on me dévalise,
Je serais coi ? Sauvons l'Eglise !
Soyons un martyr de la foi !

(Il crie à tue-tête.)

A l'aide ! au meurtre ! amis, à moi !

(Accourent tous les personnages.)

CHŒUR DES GROS BONNETS.

Nous voilà. C'est nous qui sommes
Les soutiens des anciens droits,
Les héros, les gentilshommes
Et les sabres de la croix.

Gouvernant les hémisphères
Arrondis par nos compas,
Nous entrons dans les affaires
Qui ne nous regardent pas.

P. ANTOINE *aux gros bonnets.*

Messeigneurs, que Dieu vous accorde
Sa bénigne miséricorde !
C'est notre bon curé Benoît
Qui vous appelle sous son toit ;
Et, par ma bouche, il vous supplie
De casser votre panoplie
Sur les os de Jean Douille, un fou,
Un plat gueux qui n'a pas le sou,
Vit de rapine et de ripaille
Et veut nous mettre sur la paille.
Qu'il soit en morceaux déchiré,
Pour plaire à notre bon curé !

BARBAROSSE.

Saprement ! ceci me regarde ;
Je vais faire ici bonne garde.

FIERABRAS.

Cela me regardant aussi,
Je ne bougerai plus d'ici.

SCIPION L'AFRICAIN.

Ni moi. Le monde est ma patrie.
J'ai fait la guerre en Algérie
Sans craindre mousquet ni canon,
C'est de là que vient mon surnom ;
Plus tard je fus pour Robespierre ;
Je suis maintenant pour saint Pierre.

FRA DIAVOLO.

Allons par là voler un brin !

DON QUICHOTTE.

Passez-moi l'armet de Mambrin !

P. ANTOINE.

Mes bons seigneurs, qui, sans murmures,
Endossez pour moi vos armures,
Et pour l'amour du Seigneur Dieu,
Je vais faire ma sieste. — Adieu !

(Le P. Antoine sort.)

BARBAROSSE.

C'est Barbarosse qu'on me nomme.
Pour mieux protéger le digne homme,
Je vais m'établir, avant tout,
Dans sa bicoque, un peu partout;
Dormir dans le lit du bon sire,
De peur qu'on ne l'y vienne occire ;
Manger avant lui son diné,
Qui pourrait être empoisonné ;
Tenir en mes mains sa cassette,
Pour mieux surveiller la recette ;
Et, pour le garder de plus près,
Nourrir tous mes gens à ses frais.

FIERABRAS.

Halte-là, vieux ! Je suis le maître,
Et peux tous vous envoyer paître.
Je suis le vainqueur des vainqueurs,
Fierabras, dit Bourreau-des-cœurs.
J'interviens, qu'il vous en souviene,
Pour empêcher qu'on n'intervienne.
L'an passé, quand je vous tapais,
Ce fut pour maintenir la paix ;
Seul entre tous, j'entre en campagne
Pour un principe — quand j'y gagne ;
J'affranchis les gens, — hors les miens ;
Taisez-vous donc, tas de vauriens !

BARBAROSSE à *Fierabras*.

— Je sais les plans que tu concertes :
Le Jean Douille est ton ami.

FIERABRAS.

Certes !

Et, lui voulant beaucoup de bien,
Je défends qu'on lui fasse rien.
Mais, pour seconder votre affaire,
Je l'empêche aussi de rien faire.

BARBAROSSE à *ses gens*.

Tout ça me paraît louche. Allons !
Chargez, amis, tous vos tromblons !

SCIPION L'AFRICAIN.

Battons-nous pour la sacristie,
Pour l'hostie et l'eucharistie !

DON QUICHOTTE.

A moi, Maures et Castellans,
Les plus fiers et les plus vaillants !

FIERABRAS aux *paysans*.

Je viens, enfants de ces campagnes,
Vous charmer, vous et vos compagnes.

LES PAYSANS.

Bravo, Fierabras ! Liberté,
Égalité, Fraternité !

FIERABRAS.

Oui, mes enfants ! Infanterie,
Cavalerie, Artillerie !

FRA DIAVOLO.

Pillons tout, palais et manoir !

SCIPION *chantant.*

Vive l'Index et l'éteignoir !

JEAN DOUILLE *se jetant sur Scipion l'Africain.*

Tant pis ! J'arrive et je commence
Par casser en deux ta romance,
Et jeter au vent tes refrains.

SCIPION.

Il m'a donné du pied aux reins.

JEAN DOUILLE *courant à Fra Diavolo.*

Maintenant, Fra Diavolo, gare !

FRA DIAVOLO *se sauvant.*

Ah diantre ! Esquivons la bagarre !

DON QUICHOTTE.

Holà ! Tristan, Merlin, Arthur !

LES VICAIRES.

Nos, gaudeamus igitur !

JEAN DOUILLE *a Barbarosse.*

A nous deux, viens çà ! qu'on te rosse
Vieux scélérat de Barbarosse !

BARBAROSSE.

Oui-da, tu le prends sur ce ton ?
Tu vas crever sous mon bâton.

FIERABRAS *entre eux.*

Halte-là !

JEAN DOUILLE.

Non !

FIERABRAS.

Halte ! ou je broie
Votre chair en pâté de foie.

LES VICAIRES.

*Et in nomine Domini
Bastonificabimini.*

(Tumulte. Tous se battent. Entre Benoit.)

BENOIT.

Dieu ! que de monde en ces presqu'îles !
Voulez-vous bien rester tranquilles,
Et ne plus vous prendre aux cheveux !
Paix donc, marauds ! paix, je le veux !

Paix surtout, vous les militaires,
 Qui pour me conserver mes terres,
 Sous vos pas, massacrez les blés !
 Paix ! mes partisans endiablés !
 Paix ! mes défenseurs apocryphes !
 A bas les pattes et les griffes !
 Allons ; c'est fait, embrassez-vous
 Et devant moi défilez tous !

(Ils défilent.)

S'adressant à Fra Diavolo.

Toi d'abord, face jaune et triste,
 Qu'es-tu ?

FRA DIAVOLO.

Je suis un royaliste.

BENOIT.

J'y consens ; mais n'étant pas roi
 Je pourrais me passer de toi.

FRA DIAVOLO.

Je sers les pieuses vengeances.

BENOIT.

En arrêtant les diligences.
 Je fais peu de cas des vengeurs
 Qui détroussent les voyageurs.

FRA DIAVOLO.

Vous m'ôtez mes justes salaires.

BENOIT.

Tu les recevras aux galères.

FRA DIAVOLO.

Qui me prendra ? Qui me paiera ?
Je n'ai plus même l'Opéra.
Scribe est mort. Je suis sans ressource.

JEAN DOUILLE.

Bon ! Va-t'en jouer à la Bourse,
Et tu seras, s'il plait à Dieu,
Le roi de la finance.

FRA DIAVOLO.

Adieu !

(Il sort)

BENOIT à *Scipion l'Africain*.

A ton tour, la moustache grise,
Conte-moi ce qui te défrise.

SCIPION L'AFRICAIN montrant *Jean Douille*.

C'est celui-là, qui m'a battu.

BENOIT.

Pourquoi faire aussi venais-tu ?
De ta part c'était du délire.

SCIPION.

C'est vrai, mais je tenais à lire
Mon éloge dans les papiers ;
C'est le seul plaisir des troupiers.

BENOIT.

En ce cas, l'ami, prends ta trique
Et va te battre en Amérique.
Remplis de ton nom les échos
En délivrant les moricauds.

SCIPION.

Pauvres noirs ! C'est dit, je les sauve !

BENOIT.

Tu raviras Miss Beecher-Stowe.

SCIPION.

D'ailleurs étant républicain,
Je peux passer Américain.

BENOIT.

Va donc.

SCIPION.

Vive la République !
A bas la race catholique,
Les Index et les éteignoirs !



Je cours émanciper les noirs !

(Il sort.)

BENOIT à Don Quichotte.

Et toi, la peau sèche et tannée
Que cherches-tu ?

DON QUICHOTTE.

Ma Dulcinée.

BENOIT.

Voyez le galant damoiseau !
Va donc la prendre au Toboso ;
Et crois-moi, mets bas ta défroque
Avec ton air fat et baroque !
Dans les temps passés, beau seigneur,
Ta folie était de l'honneur ;
Aujourd'hui, pauvre capitaine,
Ce n'est plus qu'une turlutaine.

DON QUICHOTTE.

Je suis fini ! — Non, en avant !
Pourfendons les moulins à vent !

(Il s'élance dehors.)

BENOIT à Barbarosse.

A nous deux, mon pauvre fossile.

BARBAROSSE

J'ai chez vous élu domicile.

BENOIT.

Pourquoi faire ?

BARBAROSSE.

En cas de danger,
Pour vous défendre et vous venger.

BENOIT.

Défends-toi d'abord, mon pauvre homme,
Plus vieux que moi, plus vieux que Rome,
Tu vas tomber, c'est évident,
Et casser ta dernière dent.
Sur tes deux jambes tu chancelles,
Tes bras tiennent par des ficelles,
Tu n'as plus un seul membre à toi,
Et tu veux te battre pour moi !
Mais vois donc, homme ridicule !
Pendant qu'ici tu fais l'Hercule,
Tes gens, là-bas, y vont gaiement.
Ils casseront tout.

BARBAROSSE.

Saprement !

(Il sort en courant.)

FIERABRAS à Benoit.

Bravo ! C'est fort bien fait, mon père,
D'avoir chassé cette vipère.

Nous allons donc vider ici
Votre affaire à nous deux.

BENOIT.

Merci,
Mon affaire est toute vidée.

FIERABRAS.

Mais je suis là pour une idée.

BENOIT.

Bah ?

FIERABRAS.

Pour un principe.

BENOIT.

Mon cher,
Tes principes coûtent trop cher.

FIERABRAS.

Vous pourriez donc, sans repentance,
Renoncer à mon assistance ?

BENOIT.

Sans doute.

FIERABRAS.

Et, me voyant partir,
Vous ne vous croiriez pas martyr.

BENOIT.

Non.

FIERABRAS.

Il se peut donc que je sorte
Sans vous navrer ?

BENOIT.

D'aucune sorte.

FIERABRAS.

Mais si quelqu'un, fermant le poing,
Le levait sur vous ?...

BENOIT.

Ne crains point.

FIERABRAS.

Vraiment, votre assurance est rare.

BENOIT.

Peuh !

FIERABRAS.

On va vous tuer.

BENOIT.

Tararé !

FIERABRAS.

Mais morbleu ! vous ne voyez pas,
L'abîme s'ouvrant sous vos pas !

BENOIT.

Je ne vois rien.

FIERABRAS.

L'hydre qui bouge,
L'affreux démon, le spectre rouge.

BENOIT.

Je n'ai pas peur.

FIERABRAS.

Je vous le dis,
Vous êtes mort.

BENOIT.

De profundis !

FIERABRAS *changeant de ton.*

Nous sommes donc fâchés, mon père ?

BENOIT.

Moi, pas du tout — ni toi, j'espère.
Crâne, osé, hâbleur, triomphant,
Caméléon, mais bon enfant,

507

Je t'aime fort malgré tes vices ;
 Ne m'offre donc plus tes services,
 Et tu seras des mieux reçus !

FIERABRAS *à part.*

Je m'en vais, mais j'ai le dessus.
 (Fierabras sort, fier comme un coq)

BENOIT *à ses vicaires.*

Nous voilà seuls, mes bons vicaires. —
 Méprisant les choses précaires,
 Vous restez au dernier degré ;
 J'en suis sûr et vous en sais gré.
 Vous répétez dans chaque prêche :
 « Dieu naquit dans une humble crèche,
 « Que n'en avons-nous fait autant ? »

LES VICAIRES.

Oui nous prêchons cela... pourtant...

BENOIT.

Et, suivant le mot légendaire,
 Vous ajoutez qu'un dromadaire
 Par un trou d'aiguille irait mieux
 Qu'un riche au royaume des cieux.

LES VICAIRES.

Oui, nous l'ajoutons, non sans cause...
 Mais si nous parlions d'autre chose ?

BENOIT.

En latin, en grec, en hébreu,
 Vous demandez au Seigneur Dieu,
 Toute richesse étant immonde,
 Qu'il vous ôte les biens du monde
 Et vous en sèvre à jamais.

LES VICAIRES.

Oui, nous l'avons demandé ; mais...

BENOIT.

Vos prières sont exaucées ;
 Mes champs, mes vignes mal poussés,
 Mon bois pourri, tout ce que j'ai,
 Jean Douille m'en a soulagé :
 Aussi, mes fils, qu'on s'agenouille
 Et prions pour ce bon Jean Douille !

CHŒUR DES PAROISSIENS.

Père, j'accepte et j'obéis,
 Moi, la famille du pays
 Forte et chrétienne.
 Jean Douille est un franc compagnon :
 Aussi, qu'on y consente ou non,
 Je veux qu'il vienne !

Le bon curé ne devra plus,
 Pour le monde et pour les élus,

Suivre deux routes,
Et, sans trésors, mais sans besoins,
N'ayant que nos âmes, du moins
Les aura toutes.

Plus cher à tous, s'il vit de peu,
Plus grand sans que l'homme avec Dieu
Pour lui se brouille,
Il ira, simple et révééré.
Paix donc à notre bon curé !
Vive Jean Douille !

CHŒUR DES VICAIRES.

Enfin, puisque c'est terminé,
Il faut céder par décorum...
Gloria tibi, Domine,
In sæcula sæculorum!

Naples, Octobre 1861.

60613499

LE
CURÉ D'YVETOT

COMÉDIE
DE MARIONNETTES

AVEC CHŒURS

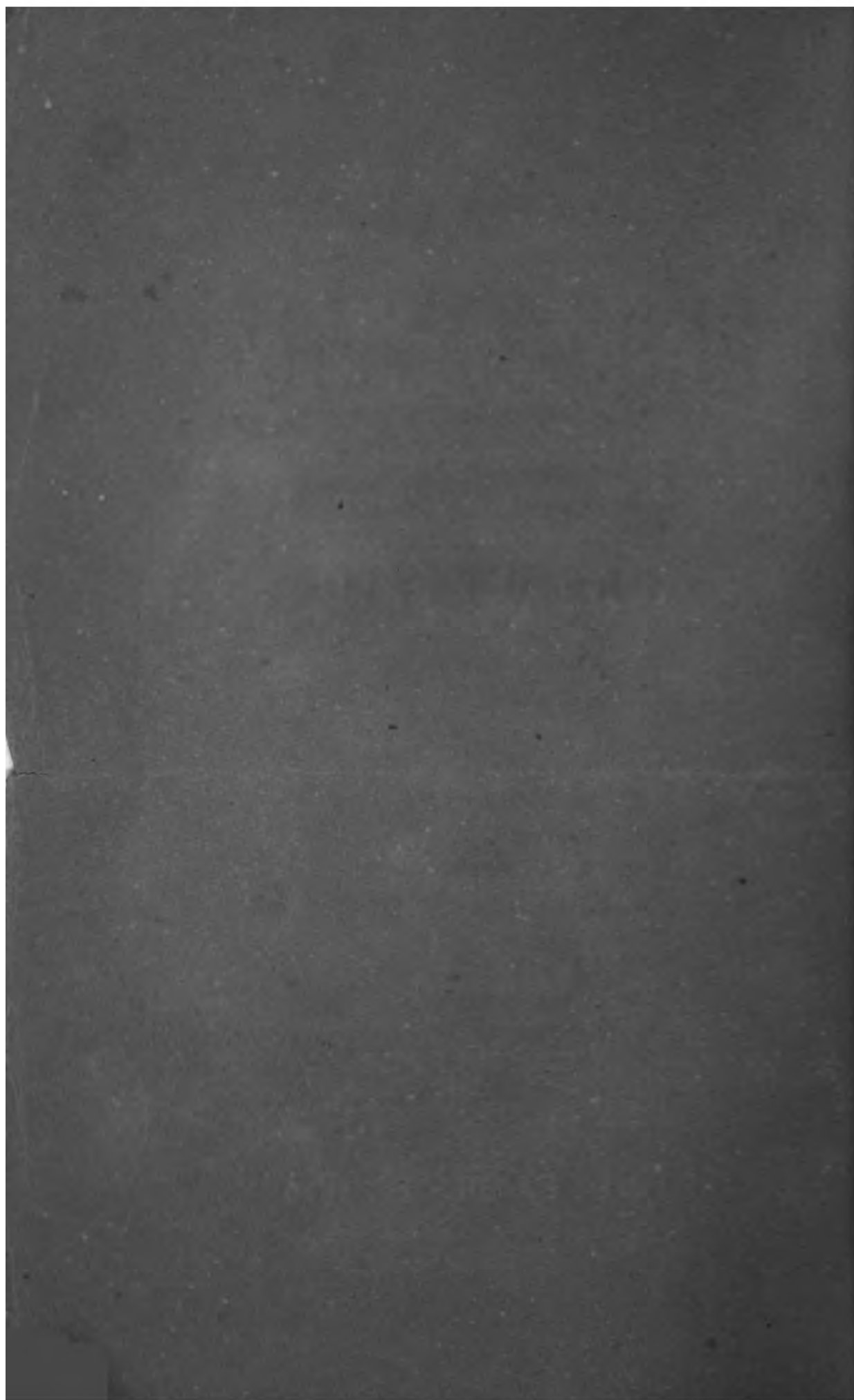
PAR
MARC MONNIER

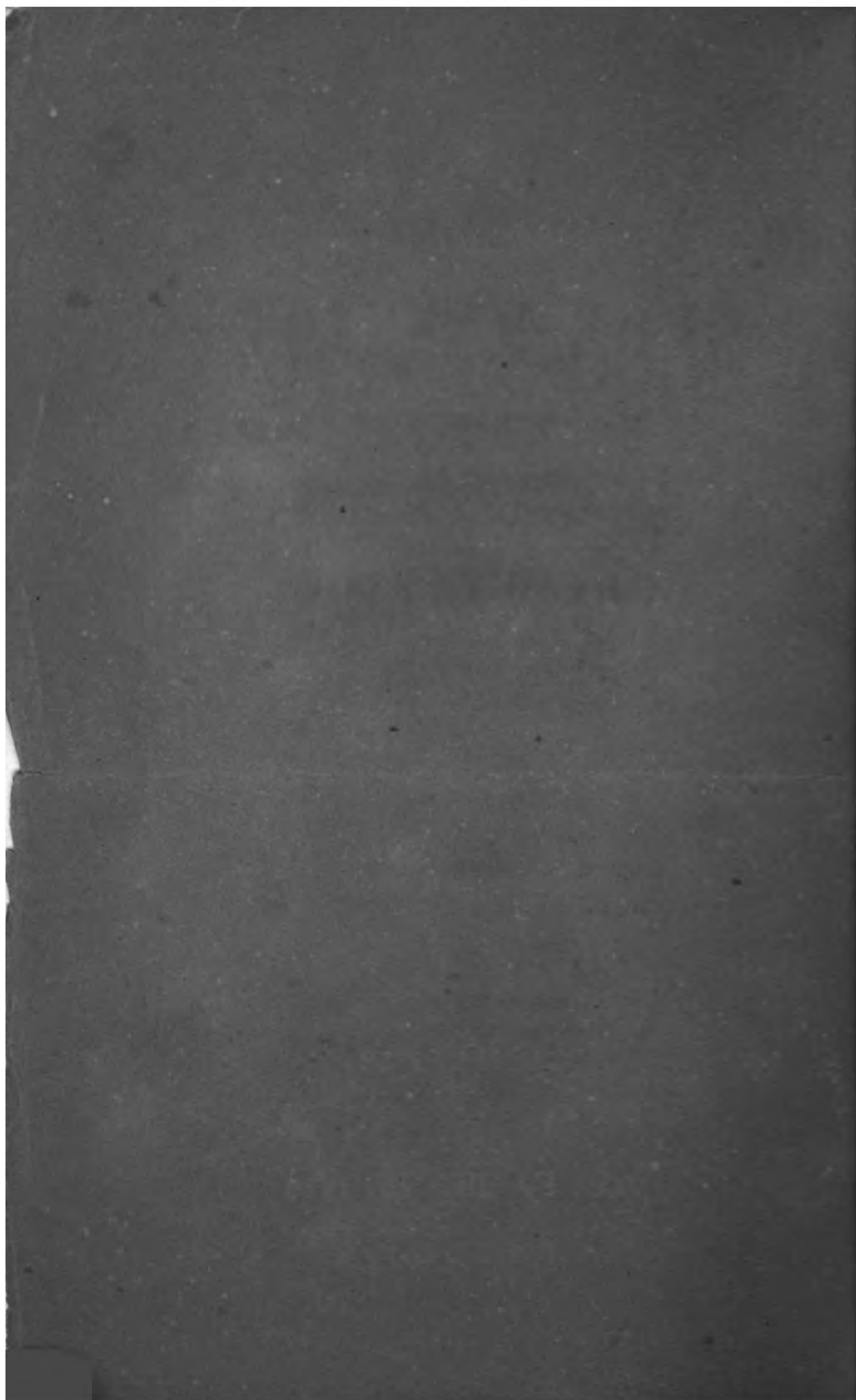


GENÈVE ET BALE
HENRI GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1862

Vet. P. III b. 105





Vertical dashed line on the right side of the page.



Vertical line of text on the left margin, possibly a page number or header.



